

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 3 : 1917) du

MARDI 13 FÉVRIER 1917

Il y a, rue du Marais, un grand immeuble où sont réunies plusieurs importantes écoles pour jeunes filles, notamment une école moyenne, une école normale où l'on forme des régentes de l'enseignement moyen, et les « *cours d'éducation* » (ancienne école Gatti), qui préparent à l'enseignement universitaire et à l'école des régentes. Les deux premiers de ces établissements sont à l'Etat ; le troisième, à la Ville. Mais, par suite d'un accord entre la Ville et l'Etat, les divers établissements ont été placés, il y a une quinzaine d'années, sous le gouvernement d'une seule directrice, Mademoiselle Monod.

Le fameux M. Tack, dont il a déjà si souvent été question à propos du flamingantisme officiel, était professeur de flamand à la section française de l'école de régentes, en même temps qu'à l'Athénée d'Ixelles. Il n'abandonna pas tout de suite ce double poste quand il fut nommé, l'été dernier, professeur à l'Université flamande de Gand et directeur général de l'enseignement supérieur ; il continua d'être le titulaire de la chaire de flamand à l'Athénée d'Ixelles et à l'école

normale, mais il s'abstint de venir donner les cours; trop absorbé par ses nouvelles fonctions, il ne se souvenait plus de ses anciennes qu'au moment ... de toucher les appointements. Ainsi se fit-il que le flamand ne fut plus enseigné aux jeunes filles de la section française de l'école normale : tel fut, pour celles-ci, le premier résultat de la création d'un service flamand au ministère des sciences et arts.

Vers le commencement de février, on mit fin à cette situation en remplaçant M. Tack à l'école normale par M. De Decker et Madame Sondervorst. M. De Decker est le frère du professeur de l'Athénée communal de Saint-Gilles passé à l'Université boche de Gand (**Note** : Josuë ? ...) ; lui-même était également professeur à l'Athénée de Saint-Gilles ; il dut quitter cet établissement en même temps que son frère, aux manifestations «*activistes* » duquel il s'était associé. Quant à Madame Sondervorst, elle appartient au flamingantisme du genre abrupt et échevelé.

En même temps qu'elle nommait M. De Decker et Madame Sondervorst à l'Ecole normale, la direction «*activiste* » du ministère crut devoir donner un professeur de mathématiques spécial aux élèves de la section flamande de cette école. Elèves de la section flamande et élèves de la section française suivaient jusque-là le même cours, donné par un professeur expérimenté, que

les unes et les autres appréciaient beaucoup, M. Oscar Lambot. On vient, pour les élèves de la section flamande, de remplacer M. Lambot par un jeune homme de 23 ans, qui n'a pas le grade de docteur et n'a jamais été que surveillant à l'Athénée de Saint-Gilles !

Ce nouveau professeur de mathématiques, M. Buyckx, s'est présenté pour prendre possession de ses fonctions sans même que la directrice de l'Ecole normale eût été avisée de sa nomination. Mademoiselle Monod a écrit alors au ministère une lettre pour faire observer qu'il est tout à fait contraire à l'usage de nommer un professeur si jeune, et célibataire, dans une école normale de jeunes filles. En troisième année, le cours de M. Buyckx devenait un tête-à-tête : le professeur n'avait qu'une élève, qui s'est, d'ailleurs, refusée à suivre le cours dans ces conditions.

Les trois professeurs, créatures de la section «*activiste* » du ministère des sciences et arts, furent accueillis aux cours comme des intrus. Les élèves s'abstenaient ostensiblement de toute marque de déférence à leur égard ; elles faisaient semblant de ne pas comprendre leurs questions en flamand ; elles témoignaient même leur mauvaise humeur d'une façon plus positive : le jeune M. Buyckx s'étant, lors de sa première leçon, écrié en présence de l'inertie que lui opposait toute la classe : «*Mais, enfin, mesdemoiselles, qu'y a-t-il?*», une voix lui jeta cette riposte : «*Il y a que*

vous êtes un boche ! »

Parallèlement à ces manifestations, se produisait, parmi les élèves, un redoublement de démonstrations de leur patriotisme. Les jeunes filles arboraient des rubans tricolores et des insignes patriotiques ; elles en paraient des portraits de la famille royale qui ornent les murs des classes ; jamais non plus l'immeuble n'avait retenti de tant de *Brabançonne* et de *Vers l'Avenir*.

MM. De Decker et Buyckx se plaignirent à la directrice. Mademoiselle Monod intervint et l'ordre se rétablit.

Mais Madame Sondervorst affecta d'ignorer la directrice, à laquelle elle ne s'était même pas présentée avant de prendre possession de son cours. Cette amazone de l'activisme est pour la manière forte. Elle disait aux élèves wallonnes : « *Votre place n'est pas ici ; Bruxelles est une ville flamande, retournez en pays wallon* ». Et elle disait, d'autre part, aux élèves d'origine flamande que leur place n'était pas à cette section française ; elle leur faisait entendre qu'elle les considérait comme des flamandes dégénérées : « *Moi, je suis une vraie flamande, s'écriait-elle, une flamande de 1302, des Eperons d'or* » Et elle disait encore : « *Le jour où je verrai détruite cette école, foyer français en pays flamand, sera un des plus beaux de ma vie !* » Elle alla même jusqu'à crier à ses élèves wallonnes, un jour qu'elle était exaspérée par je ne sais quelle « *manifestation* » de la classe « *Oh je*

vous mâterai ; je vous forcerai à ramper à mes pieds, comme vous savez ramper, vous autres, Wallons ! »

Les élèves finirent par faire grève. Et l'établissement reçut alors la visite de M. Meert, directeur général flamand de l'enseignement moyen, qui arriva flanqué de M. De Decker. Mademoiselle Monod, malade, n'était pas à l'école. A leur arrivée, ces messieurs trouvèrent dans la salle des professeurs Mademoiselle Cl. Sarrère, la plus ancienne des professeurs. S'adressant à elle plutôt brutalement, M. Meert lui dit que l'ordre devait être rétabli, que Mademoiselle Monod serait remplacée et qu'il la chargeait, elle, Mademoiselle Sarrère, de prendre par intérim la direction. Mademoiselle Sarrère répondit que c'était calomnier Mademoiselle Monod que de la déclarer inférieure à sa tâche, que la directrice s'occupait parfaitement de rétablir l'ordre et que la preuve en était un avertissement qu'elle allait faire communiquer aux élèves. Mademoiselle Sarrère voulut lire cet avertissement, mais le directeur-général ne voulut rien entendre.

Le soir même, Mademoiselle Monod recevait du ministère une lettre signée de M. Meert et contresignée, au moyen d'une griffe, d'un nom allemand. Cette lettre congédie de la façon la plus sèche, tout à fait à la prussienne, cette pédagogue distinguée et dévouée, qui a derrière elle de longues années de service dans l'enseignement

public.

Le lendemain quand les élèves apprennent l'événement, leur exaspération est grande. Pleurs, cris d'indignation. La colère des jeunes filles énervées retombe sur M. Buyckx. Elles se précipitent vers lui, et, pêle-mêle, avec des exclamations patriotiques, des *Brabançonne*, et d'autres chants nationaux, lui lancent des huées et toute sorte d'expressions de dégoût : « *Boche ! Traître ! Votre place n'est pas ici, votre place est au front ! Déserteur ! Lâche* » L'une va jusqu'à lui dire : « *Sale bête !* » Cette insulte le fait bondir. « *Vous qui venez de dire cela, osez faire connaître votre nom !* », crie-t-il en tendant le doigt vers la coupable. Et, comme celle-ci ne répond pas, il s'adresse à Mademoiselle Sarrère, accourue au bruit et qui, plantée devant lui, le protège de ses bras étendus contre l'émeute en jupons :

- *Mademoiselle, voilà celle qui vient de m'injurier; vous connaissez son nom, dites-le moi !*
- *Voyons, Monsieur, ne me demandez pas cela, je ne le ferai pas.*
- *Mademoiselle, votre refus est très grave.*

A ce moment, une des jeunes filles s'avance vers M. Buyckx et lui jette :

- *Eh bien ! moi je vous dis que vous êtes un Boche, et je n'ai pas peur de vous faire connaître mon nom : je m'appelle Hélène Cambier.*

Le tumulte grandit ; du porche, il a gagné la rue, où les passants se mêlent à la foule enfiévrée des étudiantes.

M. Buyckx finit par s'esquiver on ne sait comment.

Voici la fin : Toutes les élèves ont quitté l'école moyenne et l'école normale, déclarant qu'elles n'y remettraient pas les pieds tant qu'on ne leur aurait pas rendu Mademoiselle Monod. Et tout le personnel enseignant, sauf les trois professeurs «*activistes*», a fait comme les élèves.

Aujourd'hui un Allemand, nommé Meyerle, s'est présenté à l'immeuble de la rue du Marais et, au nom de la «*Kommandantur*», a officiellement annoncé que l'école moyenne et l'école normale sont fermées.

Inutile de dire que tout Bruxelles s'amuse de cette affaire tragi-comique. (1)

(1) Quelques jours plus tard, l'école moyenne et la section flamande de l'école normale purent rouvrir leurs portes. Mais la section française de l'école normale — dont les élèves formaient la presque totalité de l'établissement, puisqu'elles étaient 99 sur 112 — est fermée définitivement. Que les 99 élèves qui la fréquentaient se débrouillent : elles ne peuvent achever leurs études de régentes. Belle victoire remportée par la direction flamingante du ministère des Sciences et des Arts avec le concours des casques à pointe !

Voir encore, à ce sujet, le 24 février et le 24 mars.

Notes de Bernard Goorden.

En date du 11 février (19170211), Charles TYTGAT, dans son *Journal d'un journaliste. Bruxelles sous la botte allemande*, dépeint longuement le premier cours de l'enseignante :

<http://www.idesetautres.be/upload/19170211%20TYTGAT%20Charles%20BRUXELLES%20SOUS%20LA%20BOTTE%20ALLEMANDE%20Journal%20journaliste.pdf>

Lisez « *L'activisme – Les traîtres* » par **Georges RENCY**, chapitre **XIV** de la **première partie** du volume **1** de **La Belgique et la Guerre (La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale** ; Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924 = 2^{ème} édition ; pages 98-102) :

<http://www.idesetautres.be/upload/RENCY%20ACTIVISME%20BELGIQUE%20ET%20LA%20GUERRE%201%20pp98-102.pdf>

Concernant Josuë **De Decker**, consultez MONBALLYU J. ; *Slechte Belgen ! De repressie van het incivisme na de Eerste Wereldoorlog door het Hof van Assisen van Brabant (1919-1927)* ; Bruxelles, Archives générales du Royaume 2011, 256 p. (pourvu d'une bibliographie et d'un index ; série *Études sur la Première Guerre mondiale* n°19, publ. n°5048 ; 11 € en version papier) 4,99 € en **pdf** via l'ebookshop : http://bebooks.be/fr/home?id_seller=9